La disparition de Didier Lapeyronnie m’a rappelé toute l'importance qu'il a eue dans mon existence. Non seulement, il avait accepté la direction de ma thèse sur un sujet de recherche qui était loin d'être évident, l'expatriation. Mais il a également eu l'habileté de me soutenir en étant présent et disponible dans les moments nécessaires, tout en restant détaché pour me laisser développer ma réflexion de manière autonome. Dans la mesure où je l'ai rencontré sur le tard après mon Master, il ne m'a pas nécessairement transmis de savoirs théoriques en sociologie. Tout aussi important, il m'a transmis une posture dans la relation pédagogique et un savoir-faire sur le terrain et la restitution des observations. Celle-ci se manifestait par un langage clair, synthétique et incisif. Lors de nos rencontres autour de mon objet de recherche, souvent assez brefs, dans son bureau de la Maison de la Recherche, se concentraient une attention, une érudition et une exigence, qui me mettaient au travail pendant les semaines suivantes, voire pendant plusieurs mois. Sa discrétion n'était en rien un désintérêt ou un effacement. C'était un sens profond de la mesure. Aussi, en ai-je appris davantage sur notre relation lors de ma soutenance de thèse en 2015, avec ces mots vifs qui résonnent encore, formulés sur un ton bienveillant :

*"J'ai toujours eu le sentiment d'avoir eu une relation un peu tendue avec vous, sur le contenu de votre thèse et sur le travail que vous menez. Mais les directeurs de thèse étant des êtres mous, mais têtu, vous avez réussi à maintenir votre point de vue, et je ne peux que vous féliciter pour ça, parce qu'après tout, la perspective que vous avez adoptée donne des résultats auxquels personnellement, je n'avais pas du tout pensé."*

Même s'il ne percevait pas toujours ce que je faisais et où j'allais, il avait l'intuition que ma persévérance et mon sens du terrain pourraient construire une analyse sociologique intéressante, un peu malgré moi. Alors il s'est attelé à contenir ma réflexion, ce qui fut un travail de direction remarquable et qu'il a restitué avec humilité sans dissimuler une certaine fierté :

*"Alors un autre aspect, et je vais dire ça de façon très directe, c'est que je trouve que vous avez une fibre personnelle, et c'est ça qui nous a opposés, une fibre très politique. Vous réfléchissez politiquement au lieu de réfléchir de façon sociologique, donc comme sociologue, j'ai toujours essayé de vous contenir. Et là où je suis content de moi, dans le résultat de votre thèse, c'est que, spontanément, j'ai l'impression que vous êtes une sorte de philosophe, un essayiste politique, et que vous avez malgré tout, et malgré vous, mais grâce à moi, je crois* (rires dans la salle)*, réussi à faire de la sociologie."*

Car il faut préciser que pour un banlieusard parisien comme moi, qui s'était alors exilé depuis plusieurs années à Grenoble, de retour à Paris pour monDoctorat, qui plus est à la Sorbonne, était une véritable épreuve, géographique, culturelle et sociale, qu'il a su accompagner à sa manière. Mon acculturation se sont et ma socialisation se sont déroulées dans des conditions précaires. J'étais éducateur spécialisé et le premier de ma famille faisant des études supérieures. J'avais effectué mes terrains de recherche à l'étranger dans des conditions assez précaires et je reprenais des études en Sociologie après plusieurs reconversions professionnelles et épreuves personnelles. Mais Didier Lapeyronnie a accompagné ma bifurcation personnelle et professionnelle à sa manière. Pour prendre une métaphore à partir de la philosophie de Simmel, il était pour moi un point de repère dans un espace social, culturel et géographique, autour duquel j'ai pu construire mon objet de recherche, construire ma légitimité et confirmer ma posture de sociologue en me socialisant dans la profession avec son soutien. Etant donné mon caractère parfois impétueux, je me suis toujours dit que cela n'aurait pas été possible avec un autre professeur. Mes proches, en particulier ma sœur et mes parents, ont d'ailleurs bien ressentis la personnalité singulière de Didier Lapeyronnie quand il les avait accueillis chaleureusement et avec humour à ma soutenance de thèse. Ils entraient pour la première fois dans une université, mais il avait su les mettre à l’aise en s’excusant, un sourire en coin, du léger retard qu’il avait pris avec les membres du jury : « *Nous étions au restaurant, je les ai fait un peu boire pour les détendre avant la soutenance* ». Par un jeu d’identifications qui passe par des façons d’être, cette rencontre avec Didier Lapeyronnie a été possible parce qu'en plus de son érudition et de sa carrière remarquable, il avait une réelle sensibilité et un authentique souci de l’autre. Cette phrase formulée également lors de ma soutenance me paraît significative :

*"On ne fait pas seulement de la sociologie avec sa tête, on la fait aussi avec ses tripes"*

Ma relation avec Didier Lapeyronnie a toujours été assez formelle, mais pour l'occasion, je me permettrais de lui dire « Salut Didier et merci ! ».

Sylvain Beck

Doctorant sous la direction de Didier Lapeyronnie, à Paris-IV Sorbonne de 2011 à 2015

Post-Doc associé au GEMASS de 2015 à 2019